

II - « Quincampoix », un lieu de cocagne ?

Depuis le début du XVII^e siècle, la **rue Quincampoix** à Paris, proche à la fois du centre et du Marais, avait été habitée par un public de très bonne société : y avait résidé par exemple JEAN CHAPELAIN (1595-1674), auteur et critique controversé, mais si bien en cour ! Il veillait à ne sortir de chez lui que par temps sec pour ne pas, comme il le disait, « se charger de crotte ». C'est que Paris se vidait d'environ 750 m³ de « boues » par jour, soit 270 000 m³ par an... À Paris, comme partout dans le royaume, on « lâchait ses eaux » en vidant son vase dans les rues. Les ordures, déchets et excréments, jetés par les fenêtres au plus grand risque pour les passants, jonchaient les sols et se déversaient dans les ruisseaux destinés à l'usage domestique... là s'accumulaient les matières venues des fosses d'aisance ainsi que des cimetières en centre-ville. Les odeurs étaient épouvantables, tout comme les risques d'épidémie.

GABRIEL NICOLAS DE LA REYNIE, premier Lieutenant Général de Police de Paris de 1667 à 1697, avait lui aussi sa résidence habituelle rue Quincampoix, au 34. Il sut gagner l'estime générale dans des fonctions créées pour lui, ce que le nom d'une petite rue adjacente commémore encore de nos jours. Pourtant, il appliqua de façon intransigeante la mission que LOUIS XIV lui confia, et ce par le décret de 1667 présenté par COLBERT. C'est que le roi n'appréciait pas que sa capitale fût la ville « la plus sale d'Europe », puisque l'ancienne Ordonnance Royale du Châtelet (1485) n'avait jamais pu y être vraiment appliquée. Avec un recensement précis des habitants et enseignes de chaque maison, et à force de contrôles et contraventions, LA REYNIE obtint un paiement régulier de la taxe dite « des Boues et Lanternes » (décidée en 1609, mais pas appliquée jusque-là), payable tous les 6 mois et d'avance. Il organisa ainsi et trouva à financer non seulement un service d'assainissement des « boues » efficace, mais aussi l'éclairage public, le pavage des rues et l'adduction d'eau. (Ce n'est par contre qu'en 1738 que furent inventées les premières chasses d'eau).

L'Ordonnance de police du 5 mai 1668 prévoyait donc un nettoyage quotidien des rues, ainsi que l'obligation pour les habitants de nettoyer devant chez eux tous les matins à grande eau et d'entasser les « boues » le long du mur, tandis que les déchets étaient à déposer dans des tombereaux au nombre de 120, dont le passage était signalé à coups de cloche. Il était désormais d'usage de collecter les « boues » et de les faire « mûrir » pendant trois ans pour permettre le ravitailement régulier de la ville par les maraîchers environnants : la ville s'assurait ainsi la ressource naturelle de son propre approvisionnement sans apport extérieur. LA REYNIE fit ainsi de Paris « la ville-lumière » admirée de toute l'Europe.

À la Ferté-Bernard, petite ville close animée et fort dense en population par contre, c'était le *Bailly* - dont la mission était de veiller à l'hygiène - qui décida en 1670 d'ordonner le nettoyage des places publiques et des rues. Les trois échevins, dont l'un était médecin, chargèrent un « chartier » de procéder trois fois par semaine à l'enlèvement des « boues » contre un salaire de 80 £ par an - payé par une taxe spéciale. La concomitance des dates donne à penser qu'un début de prise de conscience se faisait jour dans la population et chez les responsables. Mais, pendant longtemps, il n'y eut guère de progrès. À partir de 1767, on se contenta même de déposer les « boues », à un rythme beaucoup plus espacé, « dans les endroits les plus bas du mail, près du ruisseau ». De cette façon, les habitants ne seraient pas « incommodés », et en « remblayant » ainsi, on pourrait poursuivre les travaux entrepris en 1757 pour la construction de cette promenade.

C'est également LA REYNIE qui réussit, par ses méthodes expéditives, à éradiquer la « Cour des Miracles », où régnait « le roi de Tunes » - un quartier de non-droit où, longtemps, les soldats du guet n'entraient pas. Mais la situation ne sera pas vraiment normalisée avant 1784, ce que les Parisiens saluèrent du nom du Boulevard dit de « Bonne Nouvelle ». Il y avait en réalité une bonne douzaine de « Cours des miracles » dans Paris, sans lesquelles l'aventure de CARTOUCHE n'aurait pu durer si longtemps. LA REYNIE avait donc jugé plus prudent de ne pas conserver chez lui le coffre scellé par le roi Louis XIV en juillet 1682 ; Il avait préféré le faire entreposer chez Sagot, son greffier qui, lui aussi, demeurait **rue Quincampoix** ; celui-ci gardait déjà chez lui nombre d'archives de la police, y compris celles des Poisons. C'est que dans ce coffre avaient été déposés tous les procès-verbaux concernant les « faits particuliers » de la Chambre Ardente, « vingt-neuf gros paquets de divers registres ou portefeuilles de minutes ». LOUIS XIV crut avoir tout brûlé en 1709, sans savoir que LA REYNIE avait pris de tous ces documents des notes de travail et des résumés détaillés qui, après deux siècles d'oubli, passèrent à la postérité.

Dans sa lutte contre la délinquance, LA REYNIE avait fait ouvrir des brèches dans les murs de l'enceinte de Charles V, et raser des taudis, donnant ainsi le signal de la nécessaire transformation du Paris médiéval. Parmi les destructions qui furent ainsi programmées, citons l'église du Saint-Sépulcre occupée par la Confrérie des merciers, pour permettre la construction d'un centre commercial de l'époque avec galeries : « la Cour Batave » ; Honoré de BALZAC l'évoque au début de *César Birotteau*. Puis, en 1838, ce sera le tour de l'Hôtel de Beaufort

ainsi que du trop célèbre « pilori des Halles ». Revenons un peu en arrière : le 65 de la rue Quincampoix, « théâtre des folies du public » où Law avait installé sa banque, c'était justement cet HÔTEL DE BEAUFORT, ainsi nommé à cause du titre dont le « bon roi » HENRI IV avait gratifié sa maîtresse GABRIELLE D'ESTRÉES. L'Hôtel avait donc appartenu au début du XVII^e siècle à leur fils CÉSAR, duc de VENDÔME, et puis au fils de ce dernier, le très populaire FRANÇOIS, surnommé « le roi des Halles ». Ce dernier était connu, selon VOLTAIRE, pour son caractère bouillant et influençable et, ayant rejoint avec les siens la Fronde de CONTI, il était à la tête des troupes. C'était donc lui, avec une petite escouade, qui aurait tenté d'entrer nuitamment par la porte d'Orléans¹ dans LA FERTÉ-BERNARD pour s'emparer de la ville. L'hôtel, mal entretenu, sera donc démolit, pour permettre le percement de la rue RAMBUTEAU - du nom du Préfet de la Seine, CLAUDE PHILIBERT BERTHELOT, comte de RAMBUTEAU (1781-1869). Notons que son épouse était MARGUERITE DE ROTROU, de la famille des ROTROU de Dreux et du poète JEAN ROTROU, qui se flattaient de descendre d'une branche cadette de la famille, la branche aînée de Nogent s'éteint avec les enfants de ROTROU III.

Le comte de RAMBUTEAU avait été nommé à ce poste juste après l'épidémie de choléra de 1832 qui avait fait à Paris, sur une population de 650 000 habitants, 32 000 morts - et 100 000 en France avec le plus fort taux dans l'Orne ! Le « premier devoir » qu'il s'était imposé, c'était « de donner aux Parisiens de l'eau, de l'air et de l'ombre » (*Mémoires*). De son côté, GABRIEL DELESSERT (1786-1858), Préfet de police de Paris de 1836 à 1848, prenait des mesures draconiennes d'assainissement des quartiers insalubres de Paris en développant et améliorant le réseau d'égouts : une œuvre que le baron GEORGES EUGÈNE HAUSSMANN (1809-1891), et surtout l'ingénieur BELGRAND, mèneront à son terme cinq siècles après que le Prévôt de Paris, HUGUES AUBRIOT, eût décidé, vers 1370, la construction du premier égout voûté et maçonné rue Montmartre. Les Parisiens leur sont redevables aujourd'hui encore du très faible niveau de perte en eau des égouts de Paris (3,5 % contre 41 % à Nîmes).

Tels furent les exemples que HAUSSMANN trouva lorsqu'il entreprit, d'après des plans élaborés par les services de ses prédécesseurs, « l'éventration » du centre-ville médiéval ainsi que le « percement » de grands axes rectilignes - en particulier du Boulevard de Sébastopol. Cela se fit aux dépens de certains monuments anciens que NAPOLÉON III, lui-même, aurait souhaité voir préservés. HAUSSMANN, tout en poursuivant la lutte contre le risque d'épidémie, veillait à assurer le maintien de la mixité sociale par la construction d'immeubles où les différentes couches sociales cohabitaient à des étages différents. Lui aussi eut à cœur d'aménager des parcs, réorganiser les bois de Boulogne et de Vincennes, créer des squares et jardins, planter beaucoup de nos arbres actuels. Le slogan sur lequel s'appuyait la campagne était « Paris embellie, Paris agrandie, Paris assainie ». Le financement en fut assuré par une spéculation sur les terrains garantis par l'État !

Aujourd'hui, il ne subsiste presque aucun vestige de la muraille de CHARLES V, hormis le soubassement de la Tour de la Liberté de la Bastille qui a été déposé dans le square Henri Galli. La rue Quincampoix, « ce défilé obscur de quatre cent cinquante pas de long sur cinq de large, bordé par quatre-vingt-dix maisons d'une structure commune et dont le soleil n'éclaire jamais que les étages les plus élevés² » a depuis les restructurations cinq mètres de largeur de plus et des façades de bon aloi.

À La Ferté-Bernard aussi, on recourut au XIX^e siècle à de nombreuses destructions, pour permettre à la ville de s'étendre alentour : en particulier les anciennes tours, deux portes sur trois et les murs d'enceinte, désormais inutiles et très mal entretenus. Mais, en même temps, un début de conscience patrimoniale se développait, dont l'œuvre de PROSPER MÉRIMÉ comme inspecteur des monuments historiques, et de EUGÈNE VIOLETT-LE-DUC comme architecte furent les artisans convaincus. La restauration en 2008 des Halles dont, depuis longtemps déjà, l'utilisation avait été modifiée, avec, entre autres, le transfert des institutions de justice et du greffe, s'inscrit dans cette volonté.

Avec les préconisations des « hygiénistes », les notions de salubrité publique, de sécurisation de la ville, d'urbanisme et de culture patrimoniale ont « percé » peu à peu au cours des derniers siècles, sous l'égide de l'État mais indépendamment les unes des autres. Le développement urbanistique de Paris fut ainsi poursuivi dans une belle continuité : les mêmes prétextes ayant les mêmes effets, on y rasa dans les années 1970 les Halles métalliques de BALTARD, et l'on fit de même à La Ferté-Bernard pour le moulin de Quincampoix. On tentera de perpétuer un forfait analogue pour la rue Quincampoix - en vain jusqu'ici. Cette rue qui était fréquentée, dès le XIII^e siècle, par nombre de dames attirées par les échoppes de merciers et d'orfèvres, et qui était même devenue une promenade à la mode, est restée jusqu'à nos jours, en bordure de la Place Beaubourg, un espace couru, dédié aux cultures, aux galeries d'art, aux modes... et aux bobos.

À suivre.

AME

1 - Voir dans *Courriel* 5 l'article : « un vitrail, une statue et un boulet » et de J. Rémy Pesche : *Dictionnaire topographique, historique et statistique de la Sarthe*. C'était cette même tactique qui avait permis aux Anglais de s'emparer facilement d'autres villes, comme Angers. 2 - LEMONTEY : *Histoire de la Régence et de la minorité de Louis XV jusqu'au ministère du cardinal de Fleury* t.1 (1832).

III - Quincampoix, kekcéksa ?

Jusqu'ici, le nom de Quincampoix désignait pour nous (*Quincampoix, un lieu de cognac ? I et II*) le destin d'un moulin de La Ferté-Bernard, connu entre autres pour sa transformation en usine électrique dans les années 1920, puis sa destruction en 2004 et les difficultés qui s'ensuivent encore aujourd'hui, ou celui de cette « *rue illustre du vieux Paris où l'histoire de France en a tant illustré* » (H. de Balzac) qui est attestée dès 1210.

Mais par-delà, le toponyme de Quincampoix, largement répandu bien qu'apparemment mystérieux, fait intégralement partie de l'histoire de la France de langues d'oïl - c'est-à-dire de 17 départements français au nord de la Loire ainsi que de la Wallonie. La forme et la graphie en furent d'ailleurs fort variables, certaines versions semblant s'être fixées à partir du XV^e siècle. Encore qu'il ait fallu attendre la Révolution Française, pour que la ville de Quincampoix (à 15 km de Rouen), évoquée par G. Flaubert dans son roman *Madame Bovary*, ait vu son nom bien fixé.

Le nom est aujourd'hui encore on ne peut plus vivant, désignant associations, magasins, blogs, personnages de BD..., et même un restaurant à la fière enseigne: *Le Quincampe*. Sans doute est-ce dû à sa sonorité si particulière, presque exotique, mais qui rappelle bien des expressions populaires familières, comme *quicqécqui, quiquenveut, dequoiqui...*, dont R. Queneau, l'oulipe, s'était en son temps fait le chantre dans *Zazie dans le métro*.

Selon le *Dictionnaire Historique et Politique des Gaules* de l'Abbé Expilly (Amsterdam, 1758), il existait **cinq** bourgs qui portaient ce nom. On connaît effectivement, outre ce Quincampoix de Seine-Maritime ou Quincampoix-Fleury dans l'Oise, le bourg de Quicampoix (211 habitants) intégré à la petite ville de Flée en 1807 (72), Quicampoix à Bazuel (59) ou Quiquempoix à Flers-en-Escrebieux (59). En fait, de très nombreux hameaux ou lieux-dits portent ce nom, comme un quartier de Liège appelé Kinkempoix ou « les hauts de Quincampoix » à Cherbourg, quartier en cours de redynamisation... ; il en est de même de rues [Cherbourg, Le Havre, Maule(78)...], de lavoirs [Senonches(28), Grandchamp...], de ruisseaux [le ruisseau de la pointe de Barfleure nommé Crabec par les Vikings, celui de Saint-Aquilin de Corbion (28) qui complète les défenses de la bourgade ou une rivière en Ille-et-Vilaine...], de vallées (Cherbourg-Octeville...), de fiefs et domaines - transformés souvent en lieux de réception ou en boîtes de nuit - qui apportèrent à leurs propriétaires un titre de noblesse, comme aux Molières (91) où le nom est attesté dès 1282, ou à Marcoussis, nom attesté dès 1239; et bien sûr de nombreux moulins: non seulement celui de la Ferté-Bernard, mais aussi celui de Vernon (27), considéré comme de rapport modique, qui fut donné par le roi Philippe-Auguste à son chapelain Eudes de Bethisi et à ses héritiers (charte de janvier 1195) ou le modeste moulin de Saint-Aquilin de Corbion où l'on fabriquait des aiguilles; mais aussi le moulin de Rimou (35), construit en 1622 et qui, avec son plan allongé dit « à l'américaine » fait partie, de nos jours, des grandes minoteries françaises...

Avec le temps, le toponyme s'était répandu, se faisant titre de noblesse puis patronyme, comme dans le cas de « *maître Arnoul de Quiquenpoit, phisicien* », auquel la reine Mahaut remit en 1317 « *huit livres parisis pour ce qu'il s'est pris garde de Robert, nostre fil qui estoit malade* », ou celui du premier habitant de la rue parisienne, sans doute un riche propriétaire, qui lui aurait donné son nom: d'après l'ABBÉ LEBŒUF, un Nicolas de « *Kiquenpoit* » ou, selon Henri Sauval, repris par A. Lognon, un certain Adam de « *Quinquenpoit* ». Le patronyme concerne aujourd'hui en France une bonne centaine de personnes et s'inscrit dans une liste assez étendue de noms de forme analogue: Quinquandon ou Quiquandon, Quiquevaille Quique, Quiquil, Quiquères et Quinqueneau, mais également, des formes en Quine; certains sont d'anciens toponymes comme on le voit avec Quinedor sur la vallée de l'Huisne, d'autres des sobriquets...

Bien sûr, des historiens s'étaient interrogés sur l'origine d'un nom aussi caractéristique: souvent parisiens d'origine ou par profession, et férus de latinité, la plupart optèrent au début du XIX^e siècle pour une étymologie en rapport avec le chiffre 5 (latin: quinque; cf.: quinquonce, quinquagénnaire quinque, quintaine...). Or c'est ce que la rue parisienne semblait incarner: lorsqu'elle avait été scindée en deux, la prolongation avait été nommée en 1567 « *rue des cinq diamants* »; de plus, dans leur *Cours sur l'histoire des états européens* de 1833, les auteurs, Frédéric Schoelle et Franz Xaver Zach, la prétendaient « *ainsi nommée parce qu'elle relevait de cinq paroisses différentes* » depuis l'érection de l'enceinte de Philippe-Auguste. Dulaure, dans son *Histoire de Paris* de 1839, affirmait, sans aucune justification, que le « *nom de Quincampoix dérive du latin « quinque pagi: cinq pays, cinq territoires* ». J.-R. Pesche (1829-1842), lui, optait dans son célèbre dictionnaire pour « *cinq paroisses, cinq cloches* » ce que dénonçait prudemment déjà Jean Nicolas Déal en 1826. Mais la croyance en cette étymologie suspecte devait être ancienne, à en croire le dictionnaire de 1758 de l'abbé Expilly.

Il ressort de recherches plus approfondies que le nom de Quincampoix est toujours lié à la présence ancienne, parfois oubliée, d'un moulin autour duquel des populations ont pu se regrouper pour former une localité.

C'est ainsi qu'un prospectus touristique, qui présentait le moulin de Quincampoix à Senonches sur le ruisseau des Noues, signalait l'habitude prise par de nombreux meuniers de se rémunérer grassement - indépendamment du respect dû aux coutumes et usages locaux - bien au-delà des taux autorisés par les différents Parlements: retenir « *le quint* » du poids du produit, soit un prélèvement usuraire de 20 %, se serait donc appelé « *quinquer en poids* ». Il n'y a donc même pas besoin de rappeler les tricheries qui ont pu être opérées par des meuniers malhonnêtes (placer des pierres dans les sacs, ou s'approprier une part de récolte en déchirant les sacs - d'où vient vraisemblablement le nom « *Bris-sac* ») pour comprendre la hargne des usagers: « *rouler (les usagers) dans la farine* », ou même être acoquiné au « *malin* » faisait partie de la mauvaise réputation de cette corporation. C'était donc à ces critiques acerbes et répétées que se réfère G.Taverdet pour expliquer l'origine du terme de Quincampoix: il y voit l'équivalent d'autres dénominations injurieuses comme « *grip(p)e-denier(s)* ». Car, même si le meunier était théoriquement considéré comme « *amendable* », en réalité, il ne courait pas grand risque. C'est pourtant à cette possibilité de sanction que se réfère inversement un analyste belge du nom de Jaspers pour expliquer la dénomination de Quincampoix.

D'autres explications se réfèrent à la suprématie du moulin à eau sur le moulin à vent: une affiche apposée au lavoir de Mont-Saint-Jean (72) explique ainsi que le nom de Quincampoix signifiait en clair: « *je me fous du vent* ». La réalité était, selon certains chercheurs, bien plus cynique: lorsqu'un nouveau moulin était construit sur un cours d'eau en amont de moulins préexistants ou à proximité d'une meunerie déjà en fonctionnement, le propriétaire pouvait empêcher en quelque sorte le partage de l'énergie hydraulique ou éolienne par la simple structuration des installations ou par les manœuvres sur les vannes; il s'arrogeait ainsi un droit considérable au détriment de ses collègues. Aucune réclamation ne pouvait aboutir, et le nouveau propriétaire pouvait sans aucune contrepartie afficher sa morgue et sa réussite. On a donc fini par supposer que la rue Quincampoix parisienne devait son nom à l'enseigne qu'un meunier, sûr de son bon droit, aurait apposé sur son moulin pour déjouer les critiques de ceux qui se seraient plaints, entre autres aussi, à cause du bruit occasionné.

Pour le pauvre meunier, victime de la mésentente et situé en bout de chaîne, il ne restait plus qu'à guetter, de jour comme de nuit, l'arrivée de la pluie ou du vent pour espérer avoir enfin assez d'eau ou de vent pour reprendre le travail. Son moulin serait désormais un « *Écoute s'il pleut* » ou simplement un « *Ecoste* », voire un « *Coursilpleut* », comme on peut encore le voir à Saint Pierre-du-Lourouër (72). Les langues d'oc utilisaient cette même dénomination, elles en ont même fait une locution usuelle alors qu'elles ne semblent pas connaître d'équivalent au Quincampoix du nord. On notera que des accords avaient pu être passés en certains lieux comme à Vibraye, Saint-Agil et Saint-Calais pour rendre aux paysans toute liberté de choix du moulin après une attente, considérée comme raisonnable, de vingt-quatre heures. Quand finalement le meunier, faute d'eau ou de vent, était définitivement ruiné, son moulin, où il n'y avait plus le moindre grain de farine, deviendrait ironiquement un « *Mo(c)que-souris* » ou un « *Trompe-souris* » (Sarthe).

Le nom Quincampoix serait-il donc l'expression de l'assurance et du sentiment de supériorité que confèrent pouvoir et richesse? Il suffit pour s'en convaincre de penser au nom tout à fait symétrique de « *Quiquengrogne* », dont on parait certaines tours de défense (Saint-Malo, Bourbon-l'Archambault, les 2 « forteresses » du palais d'Avignon nommées *Quiquenparle* et *Quiquengrogne*,...) , voire des châteaux et manoirs [Honfleur, Moyen(54)...] : Anne de Bretagne qui avait fait construire une tour *Quic-en-groigne* à Saint-Malo nous en donna la preuve, avec l'inscription qu'elle y fit porter: « *Quic-en-groigne, ainsi sera, car tel est mon plaisir* ». Ce fut aussi le cri de guerre des corsaires dieppois ou malouins. Ce nom fut également attribué à des rues (comme à Dieppe ou à Toul) et à des moulins (comme le moulin de Charenton-le-Pont, peint par François Boucher, celui situé entre Rochefort-sur-Loire et Saint Aubin-de-Luigné, dénommé également « *Quiquenparle* » ou « *Pique-en-Par* », ou celui de « *Quiquengrousse* » dans les Deux-Sèvres).

Depuis les recherches d'A. Lognon (*Conférences données à l'École Pratique des Hautes Études de 1889 à 1891*), on sait que Quincampoix est dérivé de façon tout à fait régulière de l'ancienne locution « *cui qu'en poist* » qui utilisait le verbe *pès* (suivi du datif) comme dans « *cela me pèse* ». Elle signifie clairement: « *le désagrément subi par autrui ne me concerne pas* » ou de façon plus actuelle, voire argotique: « *C'est pas mon problème!* » ou « *J'en ai rien à cirer* ». La variation entre Qui (cas-sujet) et Quin (cas-régime) s'explique par la disparition progressive en ancien français de la déclinaison. La « *qu/can* » vient de la forme latine « *quisquam* » (qui que ce soit), employée de façon usuelle dans les proverbes et locutions, et n'a rien à voir avec le pronom français « *en* ». *Quisquam* étant plutôt de sens péjoratif, il contribue à l'expression de l'arrogance du propos.

À LA MÉMOIRE DU CAPITAINE HENRI PELTIER

UN HÉROS FERTOIS

Visiter les cimetières, examiner les tombes, les monuments, est une façon de rentrer en communion avec le passé, avec ceux qui nous ont précédés et l'on fait tant de découvertes ! C'est par hasard que mon attention a été attirée par le monument dédié au Capitaine Peltier dans le cimetière de Saint-Antoine-de-Rochefort. Étonnée par l'importance de la stèle et par les citations reçues par ce valeureux soldat, durant la « Grande Guerre », j'ai voulu en savoir plus...

ÉTAT CIVIL

Henri Auguste Valéry PELTIER est né le 5 juin 1879 dans le village de Saint-Antoine-de-Rochefort qui était alors encore autonome puisque son intégration à La Ferté-Bernard date de 1899.

À sa naissance, son père, âgé de 22 ans, était boulanger dans le bourg ; sa mère, Almire Valérie BELLANGER, âgée de 25 ans, était elle-même fille du boulanger du Luart. C'était le premier enfant du couple. Ses parents s'étaient mariés le 29 avril 1878 à Saint-Antoine. Henri Peltier est vraisemblablement resté enfant unique : je n'ai pas trouvé mention d'une fratrie. La famille est issue du monde paysan de la région (Saint Maixent-Evallé-Ecorpain).

SAINT-CYR

En 1899, Henri PELTIER entre à Saint-Cyr, il fera partie de la Promotion IN SALAH (1899-1901). Cette promotion qui est la 84^e compte 569 membres dont deux étrangers : un Espagnol et un Haïtien. 222 officiers de cette promotion sont morts pour la France dont 191 pendant la guerre 1914-1918. Ce nom commémore la prise aux Touaregs de l'oasis d'In Salah.

En fait, l'historique de la promotion nous apprend que celle-ci n'a pas choisi elle-même ce nom qui lui a été plutôt suggéré par la hiérarchie...

Jusqu'en 1897, rien ne fut entrepris pour une pénétration plus au sud qu'El Goléa au Sahara ; mais les troupes étaient sans cesse harcelées par les Touaregs dont la motivation était plutôt le pillage.

En 1899, une mission scientifique, la mission Flamand, qui avait pour objectif l'étude du régime hydrographique et tectonique du Tidikelt fut attaquée par les Touaregs venus de la ville d'In Salah ; du coup les Spahis Sahariens sont intervenus et ont rapidement investi In Salah. Cette prise eut une grande répercussion en métropole - ce fut le départ de l'expansion française plus au Sud - d'où la « pression » subie par nos Saint-Cyriens...

La vie à Saint-Cyr, à cette époque, est régie par un règlement très rigoureux ; les chambrées sont de 52 à 105 élèves ! Les uniformes doivent être en permanence impeccables ; pas le droit de mettre les mains dans ses poches... de déboutonner son uniforme... les visites sont très réglementées, les sorties, le dimanche, conditionnées aux notes obtenues... les permissions exceptionnelles (décès, mariage d'un très proche parent).

LA CARRIÈRE MILITAIRE

Sortant de Saint-Cyr en 1901, Henri Peltier est nommé sous-lieutenant au 46^e RI, puis lieutenant en 1903. Affecté ensuite au 28^e RI (1909-1912), on trouve son passage à la caserne de la Pépinière à Paris. Nommé Capitaine, il est affecté au commandement de la 1^{re} compagnie du 147^e RI : c'est le début de la guerre, il est blessé deux fois à Vauclerc et reçoit sa première citation à l'ordre de l'armée.

En 1916, il est nommé Capitaine-Adjudant-Major au 359^e RI. Il sera tué devant Filain le 14 juin 1917.

LE MONUMENT FUNÉRAIRE

Le monument est en pierre blanche ; il ne porte aucune marque du fabricant. Dans l'immédiat après-guerre, de nombreux ateliers ont travaillé pour ériger dans chaque village un monument au souvenir de toute cette jeunesse disparue ; cette fabrication s'est éteinte progressivement. Le monument n'est pas entretenu ; la pierre noircit et se disjoints par endroits.

LES CITATIONS (comme gravées sur le monument)

Au fronton : À LA MÉMOIRE DU CAPITAINE ADJUDANT MAJOR HENRI PELTIER MORT POUR LA FRANCE DEVANT FILAIN 1879-1917.

À gauche : PROPOSITION POUR LA LÉGION D'HONNEUR. A COMMANDÉ AVEC ENTRAIN LA PREMIÈRE COMPAGNIE ENGAGÉE AU COMBAT DE VAUCLÈRE (VAUCLERC) ET BLESSÉ DEUX FOIS, N'A QUITTÉ SON POSTE QU'À LA DEUXIÈME BLESSURE. 147^e RÉGIMENT D'INFANTERIE. 7 SEPTEMBRE 1914, SIGNÉ GÉNÉRAL RÉMOND.

CITATION À L'ORDRE DE L'ARMÉE DU 120^e B- DE CHASSEURS. S'EST EMPARÉ D'UNE POSITION FORMIDABLEMENT ORGANISÉE ET MALGRÉ DES PERTES CONSIDÉRABLES S'Y EST MAINTENU PENDANT HUIT JOURS SUPPORTANT UN BOMBARDEMENT D'UNE INTENSITÉ EXCEPTIONNELLE ET REPOUSSANT TOUTES LES ATTAQUES DE L'ENNEMI. LE GÉNÉRAL COMMANDANT LA 7^e ARMÉE. SIGNÉ DE MAUD'HUY.

AU CAPITAINE PELTIER QUI A PRIS PART AUX ATTAQUES DU SCHRATZMAENNELE LINGEKOPF. JUILLET 1915.

CITATION À L'ORDRE DE L'ARMÉE : EST CITÉ À L'ORDRE DE L'ARMÉE LE CAPITAINE PELTIER DU 120^e BATAILLON DE CHASSEURS. CHARGÉ DE L'ATTAQUE D'UNE TRANCHEE ALLEMANDE S'EN EST EMPARÉ PAR SURPRISE Y A FAIT UNE CENTAINE DE PRISONNIERS ET EN A ENSUITE ASSURÉ L'OCCUPATION, A MAINTENU SA COMPAGNIE SUR LE TERRAIN CONQUIS SOUS UN FEU DE FLANC DE MITRAILLEUSES ET S'Y EST RETRANCHÉ. SEPTEMBRE 1915 GÉNÉRAL MAUD'HUY.

À droite : CITATION À L'ORDRE DE LA DIVISION : EST CITÉ À L'ORDRE DE LA DIVISION PELTIER HENRI AUGUSTE CAPITAINE ADJUDANT MAJOR. AU 359^e RÉGIMENT D'INFANTERIE. OFFICIER TRÈS BRAVE ET TRÈS COURAGEUX, S'EST DÉvouÉ SANS COMPTE DURANT LA PÉRIODE DU 14 AU 30 JUIN 1916 ET NOTAMMENT LES 16, 17 ET 29 JUIN POUR MAINTENIR

LA LIAISON ENTRE LES UNITÉS ENGAGÉES ET GUIDER DES COLONNES SE DÉPLAÇANT SOUS LES PLUS VIOLENTS BOMBARDEMENTS. 18 JUILLET 1916, SIGNÉ GÉNÉRAL GARBIT.

INSCRIPTION AU TABLEAU SPÉCIAL DE LA LÉGION D'HONNEUR.

LE MINISTRE DE LA GUERRE VU LE DÉCRET DU 13 AOÛT 1914 ARRÊTÉ ARTICLE UNIQUE EST INSCRIT AU TABLEAU SPÉCIAL DE LA LÉGION D'HONNEUR A COMPTER DU 25 DÉCEMBRE 1916 LE MILITAIRE DONT LE NOM SUIT. POUR CHEVALIER HENRI AUGUSTE VALÉRY PELTIER CAPITAINE ACTIVE AU 359^e RÉGIMENT D'INFANTERIE OFFICIER ACTIF ET TRÈS BRAVE A TOUJOURS CONDUIT SA COMPAGNIE AU FEU AVEC UN ENTRAIN ET UN SANG-FROID REMARQUABLES A DÉJÀ ÉTÉ CITÉ. EXTRAIT AU JOURNAL OFFICIEL DU 1^{ER} JANVIER 1917. SIGNÉ GÉNÉRAUX MERIC ET LYAUTEY.

CITATION À L'ORDRE DE L'ARMÉE : EST CITÉ À L'ORDRE DE L'ARMÉE MONSIEUR PELTIER HENRI AUGUSTE VALÉRY MLE 584 CAPITAINE AU 359^e RÉGIMENT D'INFANTERIE. OFFICIER D'ÉLITE BRAVE ET DÉVOUÉ. APRÈS AVOIR DONNÉ TOUTE LA VALEUR DE SON HÉROÏSME EST TOMBÉ GLORIEUSEMENT POUR LA FRANCE LE 14 JUIN 1917 À FILAIN. PARIS LE 7 JUIN 1920 ORDRE CDN^e 8006. SIGNÉ LEFOLCAVEZ.

En Bas : ÉLÈVE DE L'ÉCOLE MILITAIRE SPÉCIALE DE SAINT-CYR PROMOTION D'IN SALAH. DÉCORÉ DE LA LÉGION D'HONNEUR. La dalle porte en plus l'inscription : « FAMILLE PELTIER BELLANGER - PRIEZ POUR EUX ».

« LA GRANDE GUERRE »

L'évocation de cette première guerre mondiale nous fait encore frémir : L'Europe s'est vidée de ses hommes, des régiments arrivaient de l'autre bout du monde... 70 millions d'hommes ont portés l'uniforme...

La France a pleuré 1,4 million d'hommes, morts au combat, et 350 000 disparus ont laissé des familles désespérées, balancées entre espoir et désespoir...

LA BATAILLE DU LINGE ET DES SOMMETS VOSGIENS

L'Allemagne déclare la guerre le 3 août 1914 ; dès le 5 août, les Français entrent en Alsace et de violents combats s'engagent dans les Vosges. Les sommets convoités : Schratzmännele, Lingekopf, Hartmannwillerkopf, Wettstein sont en surplomb de la ville et de la vallée de Munster et donnent donc accès à la plaine d'Alsace.

Les combats pour les sommets vosgiens furent acharnés et inutiles... entre 1914 et janvier 1916, ils firent 60 000 morts sur un territoire de 6 km²... Les hommes se sont battus au corps à corps pendant des mois. Les lance-flammes, les gaz de combats furent utilisés.

L'été 1915, en 36 jours, 9600 Chasseurs tombèrent (et autant côté adverse).

En juillet 1915, quatre vagues d'assaut de Chasseurs attaquent les tranchées allemandes. Le Capitaine Peltier est alors au 120^e chasseur : prise d'une tranchée allemande, prise d'une centaine de prisonniers, « malgré un feu nourri de l'ennemi »... Ces faits d'arme vaudront à notre capitaine deux citations à l'Ordre de l'Armée signée du Général de Mauduy en juillet et en septembre 1915. Mais les positions sont reprises, les combats qualifiés de « dantesque », se poursuivent à la baïonnette...

Le peintre Herbert Ward a immortalisé ces combats des Vosges en particulier dans son tableau « Le tombeau des chasseurs ».

FILAIN – LE CHEMIN DES DAMES

En juin 1917, Le Capitaine Peltier est à Filain ; l'offensive Nivelles en avril-mai 1917 a échoué : la guerre de tranchée s'enlise depuis 1915, le général Nivelles propose un plan d'attaque massive, mais l'assaut donné le 16 avril 1917 se révèle être immédiatement un échec. Nivelles s'entête, les pertes sont énormes, les conditions sanitaires déplorables et surtout le moral des troupes est au plus bas, la colère gronde ; les soldats refusent de monter à l'assaut ; c'est l'époque des mutineries... Nul doute que le capitaine s'est dépensé sans compter puisque sa mort, le 14 juin, lui vaudra une deuxième citation à l'ordre de l'Armée...

LES DIFFÉRENTS RÉGIMENTS CITÉS

LE 359^e RÉGIMENT D'INFANTERIE

Le 359^e RI est le régiment de réserve du 159^e RI. Créé le 2 août 1914, il fut dissous le 5 octobre 1918 ; les hommes restant iront former le 14^e régiment de marche de tirailleurs (RMT). Le chef de corps en 1917 était le colonel Mellier. Le régiment fut affecté à la 129^e division d'infanterie de décembre 1916 à octobre 1918. Pour ses faits de guerre il porte sur son drapeau : Verdun 1916 - Flandres 1918

LES BATAILLONS DE CHASSEURS

Les hommes étaient choisis pour leur précision au tir et pour leur vivacité à se déplacer. Ces bataillons extrêmement rapides agissaient en tirailleurs à l'avant de l'infanterie. Ils épaulaient les régiments sans pourtant y être attachés. Les chasseurs ont été surnommés par l'adversaire : « Les Diables Bleus ». Surnom qu'ils ont conservé. Le 120^e BC est cité dans les batailles du LINGEKOPF, du SCHRATZMÄNNELE.

REGRETS- ESPOIRS

Le premier regret est de ne pas avoir trouvé de descendants de cette famille... mais... gardons espoir.

Le deuxième regret est de voir cette magnifique tombe se dégrader. Nous chercherons des solutions pour qu'elle soit restaurée et entretenue ; n'appartient-elle pas à notre patrimoine et à nos cœurs ?

Un autre regret est de n'avoir trouvé aux Archives que quelques rares exemplaires du journal local « LE PAYS FERTOIS » qui est pourtant la mémoire vive de ces terribles années de guerre... mais peut-être un grenier recèle-t-il encore ces précieux exemplaires.

Nicole Prunier

L'artisanat d'art: une vocation et un long apprentissage!

Un exemple: M. Rebrassé, Meilleur Ouvrier de France.
Graveur et ciseleur sur acier, sur bois, sur armes, sur sabre, sur plastique.



M. Rebrassé est né le 26 juin 1942 à Aulaines en face de l'école où habite Catherine Paysan; il fréquente l'école primaire de Tuffé jusqu'au certificat d'études puis le collège technique de Mamers où il obtient le CAP d'ajusteur.

Ensuite il entre, jeune ouvrier, à l'usine de St-Cosme-en-Vairais.



Ciselure sur plexiglass.

C'est dans cette usine que sa vocation de graveur va naître. Son maître ouvrier possède un pied à coulisse gravé, il lui demande de l'emprunter et réalise le dessin de la gravure. Il est félicité pour ce travail.



D'après G. Doré.



Bois gravé d'après un incunable du XV^e siècle.

Après 13 ans de travail dans cette usine, il en sort rectifieur outilleur P3, entre-temps il a fait son service militaire en Algérie.

Il fait un bref passage chez Moulinex, à Alençon, comme ajusteur mouliste, puis il est embauché à Sourdeval dans la Manche comme graveur sur acier moules en couverts.

Il n'obtient pas d'augmentation de salaire, car il n'a pas de CAP de graveur. Il démissionne et se retrouve en Vendée à faire de la gravure artisanale. Il ne gagne pas



Gravure sur acier: fusil de chasse.

suffisamment sa vie, surtout en dehors de la saison touristique. Il entre alors chez Thomson à la Rochesur-Yon comme ajusteur mouliste (P3) jusqu'à 55 ans où il subit un licenciement économique.

Il poursuit désormais son apprentissage de la gravure et la ciselure en autodidacte, comme le montrent toutes les distinctions qu'il obtient.

1976 : prix régional à Nantes pour la gravure sur acier.

1979 : médaille d'argent à Paris de la gravure sur bois.

1982 : médaille d'argent à Paris de la gravure sur bois.

1986 : Meilleur Ouvrier de France de la gravure sur bois.

En 2000, il s'attaque à la gravure en taille-douce, puis à la ciselure de la flamme olympique de Pékin. En 2007, il travaille



Estampe en couleurs.

les plastiques et participe à la finale à Lyon. Il travaille également les modèles réduits des turboréacteurs, il maîtrise la dorure sur les plexiglass, la gravure sur armes (fusil de chasse et sabres).

Son art est reconnu par les plus hautes personnalités de l'État : à l'occasion de la remise de la médaille d'argent en 1982, il rencontre le président Mitterrand à la Sorbonne. La médaille de Meilleur Ouvrier de France lui est remise en 1986 par M. Chirac au Parc floral de Vincennes.



Attribution de la Médaille du Meilleur Ouvrier de France par M. Chirac.

Sa consécration: est devenu finalement membre du jury du Meilleur Ouvrier de France.

Actuellement, il s'initie à la poterie en se rapprochant de l'ancienne technique de Thuilant (Prévelles), mais en utilisant de l'argile auto-durcissante. Il s'initie également à la peinture à l'huile et au vitrail en acrylique.